

GIORNATE  
degli **AUTORI**  
SÉLECTION OFFICIELLE 2021

PERSMAP

VIRGINIE EFIRA

# MADELEINE COLLINS

UN FILM DE  
ANTOINE BARRAUD



# MADELEINE COLLINS

## *SYNOPSIS*

**MADELEINE COLLINS** is een spannend Frans drama over een vrouw met een dubbelleven.

Judith (Virginie Efira, **BENEDETTA** en **ADIEU LES CONS**) leidt een dubbelleven tussen Zwitserland en Frankrijk. Aan de ene kant heeft ze Abdel, met wie ze een klein meisje opvoedt; aan de andere kant Melvil, met wie ze twee oudere jongens heeft. Beetje bij beetje begint dit fragiele evenwicht te wankelen. De vanzelfsprekende leugens en geheimen kunnen de waarheid niet meer verbergen. De keuzes die ze ooit maakte worden door het heden ingehaald.

In **MADELEINE COLLINS** raakt Judith zo verstrikt in haar eigen web van leugens dat ze het risico loopt om alles te verliezen. Virginie Efira maakt van Judith een personage dat zo uit een film van Hitchcock kan zijn weggelopen.



vanaf  
23 SEPTEMBER 2022  
Op VOD beschikbaar

## ANTOINE BARRAUD - RÉALISATEUR

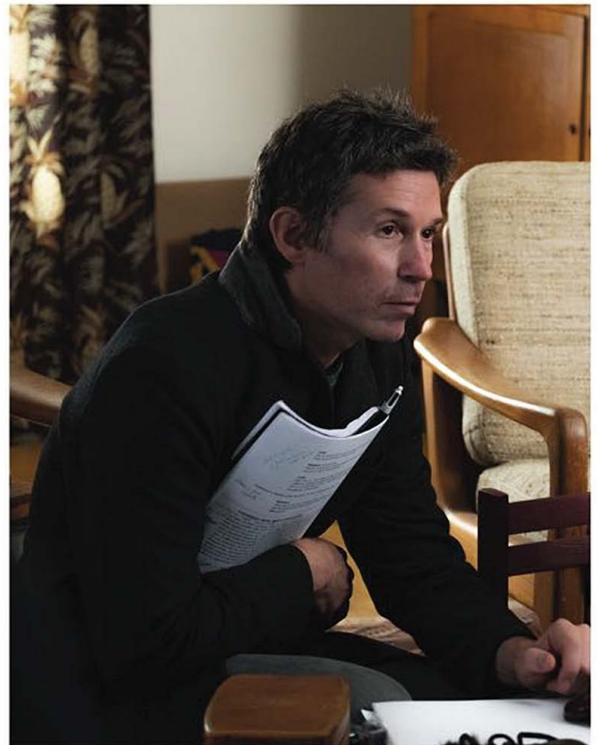
Antoine Barraud réalise son premier court-métrage, *Monstre*, en 2004, suivi en 2005 par *Déluge* et *Monstre, numéro deux* en 2007, tous présentés dans les principaux festivals de courts-métrages français et internationaux. Suivent plusieurs portraits expérimentaux de cinéastes comme Kenneth Anger, Shuji Terayoma et Koji Wakamatsu.

Il co-réalise le court-métrage *Son of a Gun* en 2011 avec Claire Doyon, et co-produit, en parallèle, le moyen-métrage *Madam Butterfly* de Tsai Ming Liang, présenté dans le monde entier.

En 2012, il produit le dernier film de Stephen Dwoskin, *Age is..*, et réalise son premier long-métrage, *Les Gouffres* avec Nathalie Boutefeu et Mathieu Amalric, produit par Les Films du Bélier. Ces deux films sont présentés en première mondiale au Festival de Locarno 2012.

Il réalise en 2015 son deuxième long-métrage, *Le Dos Rouge* avec Bertrand Baneilo, Pascal Greggory et Jeanne Balibar (présenté à la Berlinale 2015), et produit, avec sa société House on Fire, *L'ornithologue*, du réalisateur portugais João Pedro Rodrigues (Prix de la mise en scène Locarno 2016) bientôt suivi de *Cosmandro, the exotico* de Marie Losier (Acid 2018) en collaboration avec Tamara Films.

*Madeleine Collins* est son troisième long-métrage.



## ENTRETIEN AVEC ANTOINE BARRAUD

### QUELLE EST L'ORIGINE DE MADELEINE COLLINS ?

Je pensais à une femme qui utilisait sa profession pour cacher sa double vie. Je pensais au mouvement que cela engendre. Une femme qui bouge, qui fait des allers-retours. Des lignes de fuite. La double vie, on l'a vu de nombreuses fois au cinéma pour des hommes, mais quasiment jamais avec une femme. Parce que la question des enfants, s'il y en a, se pose immédiatement... Cet obstacle de la grossesse visible ou pas sur lequel je butais forcément très vite et qui ne se poserait pas pour un homme m'intéressait. Je me souviens de Danièle Dubroux, la réalisatrice du formidable *Border Line*, qui disait vouloir toujours « défendre l'indéfendable ». Il y a ça dans le personnage de Judith : elle est tout le temps en train de défendre l'indéfendable...

### QUELLE ÉTAIT LA PREMIÈRE IMAGE ?

C'était une séquence où Judith allait dans une boîte de nuit, se faisait draguer par un playboy un peu lourdingue, et pour la première fois, elle mentait sur son identité. Elle n'est plus dans le film. Elle est comme un germe qui permet au film d'exister, puis qui se détache. Je savais que le film devait commencer au moment où il est difficile pour elle de maintenir sa double vie.

L'écriture a été un processus très long. Il fallait un scénario avec une armature très précise, à laquelle on pouvait difficilement ôter quoi que ce soit. Quand s'est posée la question des scènes que l'on pouvait réduire ou enlever, comme souvent pour les films indépendants au budget limité, c'était très compliqué parce que chaque information comptait... Les deux dernières années, Hélène Klotz m'a rejoint à l'écriture : j'ai fait beaucoup d'allers et retours avec elle, et aussi avec mon producteur, Justin Taurand. J'avais des doutes sur ce que l'on comprenait ou pas. Hélène était là pour dire, « attention, ça c'est un doublon », « ça on a déjà compris », etc. C'était très excitant et très nouveau pour moi.

### À QUEL MOMENT LE FILM A-T-IL TROUVÉ SA FORME DE THRILLER QUI DÉLIVRE PEU À PEU DES INDICES AUX SPECTATEURS ?

Assez vite, j'ai compris que ce serait ce que j'appelle une structure en escargot : on commence par Z et on arrive à A. J'en ai pris conscience assez vite, mais cela m'effrayait un peu. J'écris facilement, mais des choses plus linéaires... Là, je savais qu'il fallait une mécanique imparable. Chaque scène devait amener une couche supplémentaire, pas deux, pas quinze, une. Pour que ce soit digeste et que cela monte tout le temps. J'aime l'idée de spectateurs actifs, toujours assis au bout de leur fauteuil. J'aime l'idée que voir un film est une expérience hyper-participative. Ce qui met le spectateur dans un état proche du personnage, parce que mentir est un travail à plein temps, cela exige une architecture mentale complexe, il ne faut rien rater. Être menteur ou menteuse, c'est presque comme être romancier, par la force des choses. Judith invente de la fiction en permanence, parfois elle n'a pas le temps, paraît coincée, mais, dans l'urgence, elle invente quand même, et ses fictions sont toujours sur le fil et peuvent la mettre en danger...

### COMME QUAND JUDITH RÉPOND À SON FILS QUI A ENTENDU SON COUP DE FIL DANS LE JARDIN DE LA MAISON...

A ce moment-là, Judith est vraiment tétorse, elle va jusqu'à utiliser le fait qu'elle a compris que son fils était homosexuel pour changer de sujet. Rien ne se lit sur son visage, elle garde une parfaite « poker face », on ne dirait pas du tout quelqu'un en plein effort de dissimulation. Virginie fait passer cela très bien.

### LA SCÈNE D'OUVERTURE DONNE LE TON DU FILM. ELLE OFFRE AU SPECTATEUR LA PREMIÈRE PIÈCE DU PUZZLE. MAIS IL NE SAIT PAS ENCORE OÙ LA POSITIONNER...

C'est une scène qui est venue assez tard, dont j'aime la théâtralité : c'est le creux de l'après-midi dans un grand magasin, et soudain, ce malaise inattendu, très étrange. Cette jeune femme a pourtant l'air en pleine santé. On ne sait pas très bien ce qui va se passer dans la cabine d'essayage. Va-t-elle voler un vêtement ?





Ce doute, ce flottement correspondaient à la temporalité d'un plan-séquence. D'autant que le film allait être extrêmement morcelé par la suite, et je voulais que cette scène soit comme un bloc-souvenir. Qui est cette jeune femme ?

**LA QUESTION DE L'IDENTITÉ TRAVERSE MADELEINE COLLINS : QUI SUIS-JE ? SUIS-JE CELLE OU CELUI QUE JE VEUX ÊTRE OU QUE L'ON ME Pousse À ÊTRE ? CE SONT DES THÉMATIQUES QUI VOUS PASSIONNENT ?**

Elles apparaissent dès mon premier film, *Les Gouffres* : Mathieu Amalric ressort des entrailles de la Terre en étant quelqu'un d'autre. Mais honnêtement, ce sont des choses que je laisse infuser, sans les intellectualiser. De fait, elles reviennent de film en film, comme le concept du monstre. D'ailleurs pour moi le personnage de Virginie est une sorte de monstre, un monstre à plusieurs têtes, comme un monstre de la mythologie. Mais pour revenir à l'identité, même dans le monde réel, c'est un jeu que l'on prend plus ou moins au sérieux, auquel on va croire plus ou moins. Parfois on ne croit pas soi-même qu'on est ce qu'on est, on ne croit pas en soi-même dans cette action. Être soi-même, c'est aussi maintenant une façade, une cohérence. Une autre question du film, c'est le besoin de liberté, presque de sauvagerie. Tout cela doit être un jeu. Certes parfois dangereux, mais tellement excitant.

**QU'EST-CE QUI VOUS A FAIT PENSER À VIRGINIE EFIRA POUR CE RÔLE MULTIPLE ?**

Le personnage est tellement complexe, et parfois presque perverse, qu'il fallait une actrice que l'on puisse suivre longtemps et très loin, sans arrêter de l'aimer. Virginie a cette faculté de rester sans cesse solaire : elle est très belle, mais sa beauté n'est ni distante, ni menaçante, elle est positive. Très vite, je n'ai vu qu'elle.

On s'est rencontrés, on a discuté, j'ai vu qu'elle comprenait parfaitement le film, intelligemment, au bon endroit, de la façon qui m'intéressait. Il n'y avait rien à rajouter. Avant le tournage, j'ai repris une technique que j'avois testée sur *Les Gouffres* : des répétitions non pas du texte, mais des gestes. Souvent, on n'a pas le temps de chercher les bons gestes sur le plateau, et les idées qui surgissent au pied du mur ne sont pas toujours les meilleures. Dans le cinéma français, combien de fois un personnage allume-t-il une cigarette, juste pour faire quelque chose ? Il vaut mieux se préparer en amont : dans cette scène, tu arrives, alors tu défaits ta valise, quelle est la gestuelle que tu as développée avec ton mari pendant vingt ans, etc ?

**VIRGINIE EFIRA DEVAIT-ELLE JOUER DE LA MÊME FAÇON SELON QUELLE EST AVEC ABDEL OU MELVIL ?**

Oui et je ne voulais pas qu'elle change de costume ou de coiffure pour être l'une ou l'autre, je ne voulais pas « la jouer *Vertigo* ». La folie devait être en elle. Je n'avais pas envie de caméra partée, de désordre non plus, je ne voulais rien d'autre que son intériorité et ses actes pour exprimer sa sauvagerie. Et la montrer toujours debout, la filmer droite, stable, même au bord du gouffre, c'est cela défendre l'indéfendable. Même devant l'évidence, elle ne lâche pas.

Virginie est quelqu'un qui aime travailler, au bon sens du terme, elle bosse très en amont, du coup elle n'est jamais prise en défaut, elle est toujours connectée rapidement et justement à ce que l'on fait.

Je ne fais pas beaucoup de prises. Je pars du principe que multiplier les prises, c'est intéressant quand on est, par exemple, chez Dailly : on va chercher quelque chose à la soixante-dixième prise qui est de l'ordre de l'épuisement ou du dépassement de ce qui est écrit. Ce n'est pas ce que je cherchais pour ce film-là précisément. J'adore les acteurs. Quand ils sont bons, à fortiori excellents, je ne vois pas ce qu'on obtiendrait à la dixième ou à la vingtième prise qu'on n'aurait pas obtenu à la troisième ou à la quatrième, dans cette spontanéité. Je parle de ce film-là spécifiquement, je suis le premier à vouloir essayer d'autres choses quand le film s'y prête.

**COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI SES PARTENAIRES MASCULINS ?**

Le directeur de casting Stéphane Batut m'a proposé le comédien espagnol Quim Gutiérrez. Il a passé des essais : il est rentré dans la salle, je l'ai fait jouer une scène de *Kramer contre Kramer*, et quand il est sorti on s'est tous regardés, impressionnés. Je savais que c'était lui, mais j'ai dû attendre pour le confirmer. Il est tombé de sa chaise quand je l'ai appelé, deux ans et demi après l'essai, pour lui dire : « c'est toi ! ». Il a fait de nouveaux essais avec Virginie, qui a été aussi enthousiaste que nous.

Quant au rôle de Melvil, j'avais travaillé avec Bruno Salamone sur un film d'animation que j'ai écrit et dont j'avais dirigé les voix françaises parce que le réalisateur était anglophone : je ne connaissais pas Bruno et j'ai découvert sa générosité, son sens du rythme, son plaisir d'être là et de proposer des idées. J'avais gardé son nom en tête, il avait aussi envie d'élargir son éventail et il ne m'a pas déçu, il a une belle féture, qu'il a su utiliser.

## ET NADAV LAPID ?

Je suis très admiratif de son travail et quelque chose me bouleverse dans le fait de filmer un cinéaste. J'ai filmé Kenneth Anger, Kaji Wokomotsu, Bertrand Bonello, Barbet Schroeder, Valérie Donzelli, Nobuhiro Suwa, etc. J'ai cette affection pour les cinéastes : ce sont des gens qui regardent, et donc cela devient très émouvant quand ils sont regardés à leur tour, ils montrent une vulnérabilité et aussi un grand professionnalisme. Nadav Lapid s'est révélé très bon acteur et puis il a ce physique, cette voix, il impressionne, le personnage avait besoin de ça. J'aime aussi créer des combinaisons : faire se confronter Virginie et Nadav Lapid, cela me plaisait. Ou Virginie et le grand acteur suisse Jean-Quentin Châtelain, qui joue l'inspecteur, avec sa diction si particulière. Elle l'a beaucoup apprécié. Il y a en France un vivier d'acteurs non naturalistes, je les appelle les acteurs « à musique ». Jeanne Balibar, Nicolas Moury, Fanny Ardant, Marc Froize, etc. ce sont des trésors nationaux. Des gens qui disent bonjour comme des martiens, qui apportent une couleur très spécifique.

J'aimais aussi que Judith soit obligée de descendre vers Kurt, dans les profondeurs sombres, en quittant sa classe sociale. Cet homme, c'est son sésame, mais c'est aussi son miroir, un personnage qui souffre de n'être perçu que par son statut.

## L'AUTRE SÉSAME DE JUDITH. CE SONT LES ENFANTS : JORIS PUIS NINON LA LIBÈRENT DE SON MENSONGE, ET AUSSI DE SA SOUMISSION À ABDEL ET MELVIL...

Un mensonge, c'est une entreprise collective. Un mensonge, ça se fait avec tous ceux qui y participent, menteurs et crédules, tout le monde voit ce qu'il veut bien voir. Joris est un personnage que mon producteur et Héléna Klotz m'ont fait développer et, en fait, ce personnage, c'est moi, c'est aussi simple que ça ! Thomas Gioria, qui est un acteur incroyable, l'a fait exister bien au-delà de ce que j'imaginai.

## QU'EST-CE QUI SE JOUE DANS LA SCÈNE À L'OPÉRA ?

Pour Judith, il s'agit principalement de se mettre en scène dans un malaise. Elle crée de la fiction. Elle vient de mentir au téléphone, elle se fait coincer sur l'histoire de maison, elle pensait rentrer en Suisse, mais ce n'est pas possible. Sa mère est parfaitement odieuse. Pour elle, c'est du flux quotidien, mais c'est fatigant. Par son pouvoir d'auto-persuasion, Judith finit par croire qu'elle fait vraiment un malaise. C'est un miroir du prologue.

## MADELEINE COLLINS RETROUVE LA FORME ABOUTIE DES THRILLERS CLASSIQUES VIA SA RICHESSE PLASTIQUE. COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ AVEC LE CHEF-OPÉRATEUR ?

J'avais déjà travaillé avec Gordon Spooner. C'est quelqu'un de curieux et d'enthousiaste, toujours portant. Un allié de poids ! Nous avions établi un « look-book » du film assez précis. Il y avait par exemple des références à *Kramer contre Kramer*. On pense que c'est un film naturaliste, moi je pense à la photo de Néstor Almendros, je pense à Meryl Streep, à la mythologie cinéma et pas du tout au réalisme. Son personnage fait deux choses incroyables, a fortiori à l'époque : c'est une mère qui abandonne un enfant et puis qui passe tout le film à essayer de le récupérer. Et quand elle l'a récupéré, elle le relaisse à nouveau. *Kramer contre Kramer* fait partie des films avec de grands personnages féminins comme *Wanda* de Barbara Loden ou *Opening Night* évidemment. J'ai gardé de Kramer son côté autumnal, quelque chose des costumes, des carnations. Quand Meryl Streep revient à la fin dire qu'elle laisse l'enfant, elle est contre un mur de marbre, c'est un plan très simple, mais très beau. L'émotion narrative de ce moment-là est complexe, inédite, grinçante, universelle. J'y ai pensé en choisissant le mur où Judith travaille en Suisse, quand elle rencontre deux de ses collègues : ce n'est pas du marbre, mais du béton projeté.





### **COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI ROMAIN TROUILLET. QUI A COMPOSÉ LA MUSIQUE ?**

C'est Martin Caroux, le superviseur musical, qui m'avait donné son nom. Il a parfaitement compris ce que je recherchois. J'avois envie qu'on aille vers des instruments pas forcément évidents. ni pour le suspense, ni pour l'émotion, de tubas, des cors, des cordes très sèches, et aussi des fausses notes. On a travaillé dans ce sens.. La musique qu'il a écrite pour la poursuite en voiture est « payante » en termes de suspense mais sans jamais perdre la ligne émotionnelle. C'est un beau jeu d'équilibriste sur une scène de pure action.

### **POURQUOI CE NOM, MADELEINE COLLINS ?**

Je ne sais pas. Il y a quelque chose de romanesque dans ce nom, ce pourrait être le titre d'un roman anglais du XIXème siècle. Encore une fois. mentir c'est être romancier, peut-être qu'inconsciemment je voulais souligner ça.

### **CE FILM CORRESPOND-IL À UNE ENVIE D'OUVRIR VOTRE CINÉMA À UN PUBLIC PLUS LARGE ?**

Je ne me pose pas la question. Il se trouve que mes films se sont faits dans cet ordre-là, mais j'aurais pu commencer par *Madeleine Collins*, puis continuer par *Le Dos rouge*. J'ai aussi écrit un film d'animation grand public il y a quelques années, les gens pensent toujours que c'était alimentaire, mais j'ai adoré faire ça. Mon idole, c'est Barbet Schroeder, j'adore l'éclectisme de sa carrière, sa curiosité, il peut tout autant se donner corps et âme à un thriller avec Sandra Bullock que se mettre en danger en faisant un film sur Amin Dada, ou filmer l'histoire de sa mère à Ibiza. Il fait tout avec la même implication et la même gourmandise.

Comme lui, j'aime beaucoup les stars. Parce qu'une star vient avec son « avant », sa présence, son aura à manipuler, à adoucir ou à violenter. Et puis la star, de fait on n'y croit pas. Et ça, j'adore : je trouve que le cinéma n'a pas à voir avec la croyance. Je n'ai jamais cru que Greta Garbo était la reine de Suède : ce qui me fait délirer c'est voir Greta Garbo jouer à être la reine de Suède. J'aime le jeu, le mensonge, l'artifice, la poésie, pas la foi ou la piété. Dans *Madeleine Collins*, le personnage de Judith est quasiment celui d'une actrice, on arrive sur un terrain de double jeu qui m'amuse beaucoup.



## ENTRETIEN AVEC VIRGINIE EFIRA

### QU'EST-CE QUI VOUS A ATTIRÉE DANS LE SCÉNARIO DE MADELEINE COLLINS ?

C'est assez rare de recevoir un scénario aussi brillamment écrit, qui possède quelque chose propre au cinéma de genre : de façon presque mathématique, chaque scène ajoute un élément à une personnalité mystérieuse dont on découvre, peu à peu, des facettes qui ne semblent pas aller forcément ensemble. Il y avait donc cette intrigue comme un thriller et puis au-dessus, un questionnement qui n'est jamais purement intellectuel, qui passe toujours par le récit : qu'est-ce que l'identité propre ? N'est-elle constituée que du récit de sa propre vie ? Comment s'incarne-t-on soi-même ? etc. L'un de mes films préférés de ces dernières années, c'est *Gone girl*, de David Fincher : une intrigue palpitante, et à l'intérieur une réflexion plus large et transgressive sur l'intimité, la représentation sociale du couple. Le cinéma français est parfois frileux dans son rapport au genre, c'était peut-être le premier scénario que je recevais qui allait dans cette direction.

### Y AVEZ-VOUS TROUVÉ QUELQUE CHOSE QUE VOUS N'AVIEZ JAMAIS JOUÉ ?

Si quelque chose vous intéresse, c'est sans doute parce qu'il permet d'aborder un terrain neuf ou en tout cas mystérieux. Mais j'ai aussi l'impression que les personnages que j'ai joués pourraient tous se parler : l'héroïne de *Madeline Collins* peut avoir des points de rapprochement avec *Sibyl*. Tout cela se fait de façon inconsciente : on ne se demande pas que l'on a ou non déjà joué. Mais j'ai trouvé dans ce personnage une thématique qui m'intéresse : une identité multiple dont on enlève peu à peu des fragments, et un personnage qui ne sait plus bien que qui lui reste dans cette déstabilisation progressive. Jusque-là, j'ai davantage joué des parcours inverses : des femmes qui tombent, puis se relèvent et se fortifient. Là, c'est quelqu'un de fort à qui l'on enlève les différents rivages auxquels s'accrocher. Il lui faut trouver un nouveau chemin, celui d'une aventure et d'un imaginaire possible.

### COMMENT SE PRÉPARE-T-ON À UN PERSONNAGE COMME JUDITH ?

Je ne voulais pas que l'on voie d'emblée chez Judith la partialité ou le mystère. Il y a en elle une forme d'enivrement. Un enivrement esthétique et émotionnel, lié à l'histoire qu'elle se raconte à elle-même : c'est quelqu'un qui a réussi à avoir un secret, elle peut s'enorgueillir de cela, ce n'est pas si courant. Au début, il y a chez elle une coïncidence. Il y a un amour d'un côté, un amour de l'autre, elle ne vacille pas encore. Elle prend le train, elle travaille. Et puis au fil des événements surgit une vulnérabilité. Il fallait inventer ce parcours.

Dans un rôle comme celui-ci, il faut aussi accepter d'être perdue, pour être totalement disponible sur le plateau. Certaines musiques m'ont accompagnées : il y avait un morceau de Daft Punk, *Fall*, qu'Antoine m'avait demandé d'écouter, qui donnait une énergie au personnage, dans une sorte non pas de fuite en avant, mais d'avancée, comme quelqu'un qui franchirait des murs tête baissée. De manière plus grandiloquente, je me souviens avoir écouté la musique de Bernard Herrmann pour *Vertigo*. Je n'écoutais pas ces morceaux sur le plateau, je ne suis pas du genre à m'isoler au moment de tourner. J'arrivais avec en moi des éléments divers, ces musiques, des souvenirs de films, de visages, des émotions, des choses pensées puis oubliées, et puis après il s'agit d'essayer d'avoir une forme de disponibilité à ce qui arrive, à ses portenaires. On ingère une matière dont on n'a pas exactement les contours et qui ne ressort pas totalement comme on l'avait supposé.

### AVEZ-VOUS CHERCHÉ À DÉFINIR CE QUI A DICTÉ LA CONDUITE DE JUDITH ? UN DÉFICIT AFFECTIF ? UNE FORME DE FOLIE ?

On voit le rapport qu'elle a avec sa mère. Celle-ci n'est pas tout à fait admirative ou aimante, il y a pas mal de crapauds qui lui sortent de la bouche quand elle lui parle ! Peut-être que pendant l'enfance, ce n'était pas joyeux non plus. Dans cette relation illicite et transgressive que Judith a avec Abdel, il y a aussi cette idée de quelque chose qui grandit, un secret qui s'affermit et qui fait en sorte qu'elle ne peut plus supporter cette mère-là. Elle n'a jamais fait un grand saut, mais un petit écart, qui a conduit à un autre écart, etc. L'interdit de son rapport avec Abdel, ils n'en ont pas parlé. Ils ont remis à plus tard, un glissement très progressif a donné une forme de légitimité à ce rapport.





Un psychiatre aurait des choses à dire ou à prescrire probablement, mais moi, quand je travaille un personnage, je ne peux pas le regarder juste de façon pathologique. Ce qui m'intéresse c'est le romanesque au-dessus de l'histoire : comment on élargit les pistes de son existence, comment on ne reste pas confiné dans une vie, la vie de quelqu'un qui, probablement, a toujours été une épouse parfaite. Est-ce qu'on est obligé d'avoir un seul prénom, et que ce prénom corresponde à ce que les gens ont toujours vu de vous ?

#### **JUDITH. VOUS LA PLAINEZ ? VOUS L'ADMIREZ ?**

On peut faire les deux en même temps, non ? Mais au moment où je l'interprète je suis à l'intérieur, donc ni l'un ni l'autre ! Et sans en faire une grande machiavélique, c'est quelqu'un qui ne se débrouille pas mal, quand même, et qui en tire un sentiment de puissance.

#### **JUDITH EST TOUJOURS EN MOUVEMENT. VOUS ÊTES-VOUS APPUYÉE SUR CES GESTES DU QUOTIDIEN POUR JOUER ?**

Oui, c'est quelqu'un qui est pressé. Elle bouge, il y a un autre endroit ailleurs, alors elle est pragmatique, elle boude sa valise, puis elle la déballe une fois arrivée, elle fait ses tartines en même temps qu'elle parle et bien sûr tout cela donne de la vie à une scène. On retrouve aussi un élément basiquement féminin : quelqu'un qui s'occupe d'un foyer - et aussi d'un autre ! - et qui travaille en même temps ; à un moment, ce n'est pas étonnant qu'elle n'arrive plus à produire ses textes ! Son hyperactivité est aussi un masque, elle ne peut pas se retrouver face à elle-même ; au moment où elle est assise, immobile, où on lui demande son identité, tout devient flou, comme quelqu'un dans un lac qui peine à atteindre la rive.

#### **Y A-T-IL EU DES SCÈNES PLUS DIFFICILES QUE D'AUTRES ?**

J'avais d'excellents partenaires, les deux conjoints, le jeune acteur qui joue le fils aîné, qui est dément. Dans l'écoute, il y avait quelque chose de différent qui se passait avec chacun Antoine Barraud nous laissait très libres de cela, il est un spectateur enthousiaste de ce que les acteurs vont proposer, il ne définit pas un point d'arrivée obligatoire. Certains metteurs en scène, si. Donc, puisqu'il n'y a pas de destination tout à fait précise, même si l'on sait ce que la scène va raconter, la manière d'y parvenir pouvait être différente à chaque prise. Il y avait la possibilité de sauter dans l'incannu, et si votre inconscient fait les choses bien ou mal, vous en êtes déchargée. Parfois, il faut se défaire de l'idée de bien ou mal jouer... Le plus compliqué pour moi, c'est que dans les scènes de rage, de violence, je mets une sorte de surpousse au moment où je les joue, comme si ma vie en dépendait. Et ça, c'est un truc un peu adolescent, mon corps en souffre, il faudrait que je me calme un peu.

#### **JUDITH EST EXACTEMENT TELLE QU'ABDEL ET MELVIL LA VEULENT. SON CHEMIN. C'EST UNE ÉMANCIPATION. UNE LIBÉRATION ?**

Peut-être, mais dans les identités multiples de Judith s'élaborait déjà une liberté. Répondre à des attentes multiples, c'est toujours répondre à la même question : je donne ce que l'on attend de moi. Peut-être se trompe-t-elle sur ce que l'on attend d'elle... En tout cas, quand je travaillais en amont sur le personnage, je voyais en lui une notion de dévouement : même si Judith ment, elle est à chaque fois totalement présente dans l'instant, dans un souci, un soin de l'autre, qu'il s'agisse des maris ou des enfants.

#### **ANTOINE BARRAUD SUGGÈRE QUE JUDITH EST COMME UNE ACTRICE QUI MENT QUAND ELLE JOUE...**

Cela me fait plutôt penser à Cocteau : « le poète est un mensonge qui dit toujours la vérité. »

## LISTE ARTISTIQUE

Judith Fauvet  
Melvil Fauvet  
Abdel Soriano  
Ninon Soriano  
Patty  
Madeleine Reynal  
Kurt  
Joris Fauvet  
Francis  
Christine  
Margot

VIRGINIE EFIRA  
BRUNO SALOMONE  
QUIM GUTIERREZ  
LOÏSE BENGUEREL  
JACQUELINE BISSET  
VALÉRIE DONZELLI  
NADAV LAPID  
THOMAS GIORIA  
FRANÇOIS ROSTAIN  
NATHALIE BOUTEFEU  
MONA WALRAVENS

## LISTE TECHNIQUE

Réalisation  
Scénario et dialogues  
Avec la collaboration de  
Musique originale  
Producteur délégué  
Coproducteurs

ANTOINE BARRAUD  
ANTOINE BARRAUD  
HÉLÉNA KLOTZ  
ROMAIN TROUILLET  
JUSTIN TAURAND  
JEAN-YVES ROUBIN  
CASSANDRE WARNAUTS  
JOËLLE BERTOSSA  
FLAVIA ZANON  
PHILIPPE LOGIE  
ARLETTE ZYLBERBERG  
MATTIEU BLANCHARD  
GORDON SPOONER  
JÜRG LEMPEN  
BENJAMIN BENOIT  
EMMANUEL DE BOISSIEU  
ANITA ROTH  
KATIA WYSZKOP  
CLAIRE DUBIEN  
MARION COSTE  
SARAH TEPER  
STÉPHANE BATUT  
BEATRIZ COUTROT  
CÉCILE REMY-BOUTANG  
ANNICK AUCANTE  
ANTEZ GRACZYK  
EMILIE GUERET  
MOISÉS MENDOZA  
AMÉLIE BOUILLY  
MATHIEU GUÉRAÇAGUE  
NICOLAS BASSETO  
ANNE-SOPHIE HENRY-CAVILLON  
MARTIN CARAUX

1er assistant réalisateur  
Photographie  
Son

Montage  
Décors  
Costumes  
Scripte  
Casting

Casting enfants  
Direction de production  
Régie générale

Electro  
Machinerie  
Maquillage  
Coiffure  
Post-production

Supervision musicale





Production déléguée  
LES FILMS DU BÉLIER

En coproduction avec  
FRAKAS PRODUCTIONS  
CLOSE UP FILMS  
VOO ET BE TV  
RTBF (TÉLÉVISION BELGE) AVEC L'AIDE DU CENTRE DU CINÉMA ET DE  
L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES  
RTS RADIO TÉLÉVISION SUISSE - SRG SSR

Avec le soutien de  
EURIMAGES

Avec la participation de  
CANAL+  
CINÉ+

Avec le soutien de  
CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE  
PICTANOVO

Avec le soutien de la Région  
HAUTS-DE-FRANCE ET EN PARTENARIAT AVEC LE CNC  
PROCIREP ET ANGOA  
DÉPARTEMENT DE LA SEINE-SAINT-DENIS  
TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE  
CASA KAFKA PICTURES MOVIE TAX SHELTER  
EMPOWERED BY BELFIUS  
L'OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE (OFC)  
AVEC L'AIDE À L'ÉCRITURE DE CICLIC-RÉGION  
CENTRE-VAL DE LOIRE. EN PARTENARIAT AVEC LE CNC

Avec la participation de  
CINÉFORUM AVEC LE SOUTIEN DE LA LOTERIE ROMANDE

En association avec  
COFIMAGE 31  
CINÉCAP 3  
MANON 10

Ventes internationales  
CHARADES

DISTRIBUTEURS FRANCE  
UFO - PANAME



**MEER OVER DE FILM:  
[CINEART.NL/FILMS/MADELEINE-COLLINS](https://www.cineart.nl/films/madeleine-collins)**

**PERSMATERIALEN:  
[CINEART.NL/PERS/MADELEINE-COLLINS](https://www.cineart.nl/pers/madeleine-collins)**

**DISTRIBUTIE:  
CINÉART NEDERLAND  
HERENGRACHT 328-III  
1016 CE AMSTERDAM**

**CONTACT:  
JULIA VAN BERLO  
M: +31 6 83785238  
[JULIA@CINEART.NL](mailto:julia@cineart.nl)**